

Alain-Michel GEOFFROY

On nous aurait dit qu'il
fallait tout oublier



Liber, liber, liberté

Qu'est-ce qu'un livre ?
est-ce une écorce, ridée de pluie
est-ce un feuillage, qu'on lit, qu'on lisse
et qu'on délivre quand on l'ouvre ?

Serait-ce un jour perdu, résigné, prisonnier
enclos dedans son lit
de carton, de papier
qui nous leurre et nous perd, autant qu'il nous conduit ?

Ou c'est peut-être un bruit de fond
bruit de couloir, bruit de coulée
qui court entre nos doigts croisés
de la couverture vers nos coudes
écartelés

Ça pourrait être une âme en peine
alors, ça roule dans nos veines
on a ça dans le sang
on le sent, ça nous prend
sans qu'on puisse assurer
qu'il ne faut pas relire pour s'en débarrasser

Peut-on perdre la page qu'on veut abandonner ?
On la corne, on la plie, pensant y retourner
geste inutile, futile, démesuré :
que craint-on quand on rompt le fil qu'on a trouvé ?
De ne plus y penser, d'avoir tout oublié
croit-on vraiment quitter la main dont il est né ?

Un livre fait-il peur au point qu'on le condamne
à n'être qu'un présent que l'on destine aux flammes
qu'on consume, qu'on consomme, qu'on maudit
qu'on pardonne

Si bien qu'on ne sait plus s'il faudrait qu'on le donne
à tous ceux qui refusent de se voir mutiler
de ce qu'au fond d'eux-mêmes ils ont à partager

Qu'est-ce qu'un livre, après tout
si ce n'est une obole
qu'on nous devait déjà ?

Sacrifices

Un jour, si loin, si loin,
c'était dans un jardin, une cour, un recoin
j'ai cru voir un brin de nature
des arbres élancés, solides sous les ramures
fraîches, fortes, odorantes
branches lascives
bois de charpente
comment douter de ce qu'ils vivent
quand tout au fond de soi
on sait qu'on naît du même bois ?

Les arbres ne font qu'un :
c'est un peuple debout
dont on reprend la vie pour que la vie se noue
autour de nous

Ils sont là, jaunes, blancs, bruns
Le plus grand se désigne, funeste privilège
d'être de par sa force celui dont on abrège
le droit fil des années pour que d'autres grandissent

Voilà qu'on l'a coupé
la scie fut son destin

Survit-il autrement
pied de lit, planche, éclisse
cercueil ou palanquin
rondin, barreau, panneau
pâte à papier, feuillet, fusain, folio ?

Combien de sacrifiés pour que nous puissions lire ?

EXTRAIT

Tangage

Pourquoi ferrer les mots
les coucher sur la page
comme l'huile sous le pinceau ?

Veut-on les retenir, ils s'éloignent aussitôt
car dès qu'ils font image
les mots tanguent et dérivent, comme des bateaux

Mais
comment les maintenir à flot
les pousser vers le large, loin de la plage
pour qu'ils défilent au fil de l'eau ?

Et pourtant
le cœur chavire quand ils s'éclipsent
quand ils reviennent, quand il revivent
tels ces enfants prodiges qu'on croit avoir compris

Pulsion de larmes, désirs de rires
envie de lire ou soif d'écrire
désir de loi, besoin du pire
les mots déçoivent comme ils respirent

Famille

Debout, l'un contre l'autre, serrés, coincés
bien à leur place, par rang de taille
ou bien couchés
l'un somnole, l'autre baille
d'autres ont repris leur liberté

Qu'il en manque un, et c'est le drame :
où donc s'est-il fourré ?
entre d'autres mains sans doute il s'attarde
un peu trop longtemps à mon gré

Mais il revient, trop tôt, trop tard
d'où tient-il cette ride nouvelle
qu'il n'avait pas avant qu'il s'égare
avant qu'il se fasse la belle ?

Ouf ! Ils sont tous là
pas un ne manque à l'appel
les minces, les gros, les fiers-à-bras
les tyranniques, les conciliants, les perchérons, les
haridelles

les séducteurs, les érudits
tous mes amis
sont réunis

Ils sont là devant moi, reflets de tant de vies
les livres qui m'ont tout appris

EXTRAIT

La cloche

Sous le vent, dans le vent, à l'ombre
sous la pluie, sans répit, si sombre
courbe et nu, l'orage gronde

Un chien triste qui passe
la rue grise si lasse
frissonne
la vie s'arrondit, monotone
et s'efface
tranquille et grasse

Une mouette blonde
plane sans bruit, perdue
dans la rue triste et ronde
vers l'avenue des puits perdus

Posé là, sur un banc, au creux des heures immondes
qui s'égrènent au gré des marées
au fil des saisons, des nuées, des années
posé là, repent, piètre relief oublié
ignoré, mais là, pourtant là, solitaire et rêveur
il sort de sa besace le pain souillé, rassi, dur comme le
verre
que depuis si longtemps il n'a plus

Il boit au flacon borgne
et s'essuie le menton
puis rompt le pain en deux
mâche sans appétit cette maigre pitance
sans cesser de fixer le sol devant ses pieds
il tend l'autre moitié au chien qui lui ressemble

Mais personne n'a rien vu
car ils sont invisibles
nos frères d'infortune

Ratis pro deo

Couchée là, sur le sable blanc
juste un peu de guingois, à deux pas du ressac
des flaques immobiles où la vie grouille et passe
de l'océan blafard où le ciel se noie
là-bas, au loin, si loin, trop loin pour qu'on y songe
de tout son long
paralysée, perverse, nue comme au premier jour
elle s'abandonne
muette et roide
sous l'œil évanescent d'insoucieux passants
s'exhibe sans pudeur, sans même penser à mal
longue et ronde à la fois

Elle somnole, close au reste du monde
indifférente, oblongue comme un jour sans peine
on l'imagine, fendant les flots de sa poitrine pleine
et ronde et longue
braver le large ; derrière elle
flotte une traîne blanche tissée d'amours sereines
sillage de reine chaque jour couronnée
corps de sirène
immaculé

Mais blottie sur la grève, elle n'ose plus bouger
pétrifiée, terrassée
grave et désespérée
personne ne l'approche
elle gît, abandonnée

Entre ses bancs rugueux, défraîchis, délavés
aux tréfonds de son être, au ras du sol, si l'on se
penche un peu
d'entre ses planches vermoulues
on distingue le sable qui fuit à perte de vue :
elle ne prendra plus la mer, la grève l'a déjà prise

Elle gît là, obscène, tel un cadavre
même pas mis en terre
abandonnée aux vents, au soleil, à l'embrun
vomie par la marée
longue et sereine
vieille barque dont la coque s'est rompue

Qui peut dire combien d'hommes elle porta dans ses
flancs ?

Planche

Dans la cave, ils sont dans la cave
tous autour de la table jonchée d'asphodèles
complices, l'un contre l'autre, coude à coude, tous braves
vêtus de gloire ordinaire, emmitouflés, citadelles
figées, pas tout à fait barrées, dos courbés, fières ténèbres
qui suintent de parois humides, funèbres

Tous sous la voûte de pierre qui s'égoutte en son temps
clepsydre canonique, rythmant
ce temps d'apprenti, au fond
de cryptes lentes, anonymes bas-fonds
archaïques caveaux indolents
enclavés, lubriques, pestilents
tous cloîtrés sur les bancs de bois brut si anciens
que nul n'oserait y prédire son destin
dût-il demeurer seul en ce lieu insolite

Les mains à plat sur les genoux
tablée dont on ne saurait dire s'ils sont moines ou voyous
têtes basses, humbles et fiers

à la fois, de cet autel obituaire
ils fixent assidûment le lourd plateau de bois
où sont gravées en vers
les tables de la loi

Tous attestent d'un même respect sévère
tous déçus, tous confiants, la plupart déjà pris
dans un mutisme glabre qui les vêt d'appétit

Ascètes et bons vivants
ils sont là réunis
tous assis
se taisant, tous partant
pour un périple obscur qui les lie dans l'attente
après tant d'heures lentes
tournées vers l'incompris

Tous sauf un
qui discourt d'une voix qui parle à travers lui
debout, seul mais serein
tous sauf un
car c'est son tour, enfin

Proelium aeternum

Ça y est, ça me reprend
plus rien n'est comme avant, ou plutôt si
comme l'avant d'avant
comme le vent d'antan
d'autant qu'il m'en souvienn
le suroît
l'harmattan
et ses gifles de sable

Ils ont tout balayé
c'est net devant ma porte

Quel vent maudit m'emporte
là où je ne suis plus
là où j'ai tout perdu
jusqu'à mon premier jour
mes jeux et nos amours
sanglants, échevelés

Qui donc a cru faire table
rase de mes tourments
et lire entre mes doigts
toutes ces pages délavées, filant sur l'eau, ophéliennes ?

qui donc défait pour moi les liens qui me retiennent
à nos déchirements ?

Et ma main qui écrit penchée nue sur la page
plus vite que l'encre ne sèche
s'efforce de glaner sur le temps qui me reste
une récolte plus belle que si j'avais eu droit
de choisir mes mots

Passons sur les soucis, beaucoup sont éphémères
chacun sa route, semée d'emprises
car c'est ailleurs qu'on agonise

Sur les chemins poudreux, raboteux et vulgaires
où défile le peuple, pieds nus, pressé, martyrisé
ne sachant d'avantage s'il faut rire ou hurler
hanté par le travail
souvent pris en tenaille
entre faim et courroux
beaucoup sont à genoux pour que peu soient debout

Cause endormie

Le peuple ondule au vent qui frise la savane
oh ! bien sûr on lui parle, on lui chante, on ahane
comme on berce un enfant
tout en le raisonnant pour qu'il s'endorme enfin
pour qu'il rêve à demain, quand il sera plus grand
trop grand pour se plaindre encore
pour qu'il laisse les parents
croire qu'ils ont raison
que tout est pour son bien, pour qu'il mûrisse droit et fort
épi de blé zélé qui attend sa moisson

Si la gerbe est prodigue, grasse, assoupie, obèse
chacun se réjouit, beaucoup soupirent d'aise
au rythme du temps qui passe et tout efface
foule assouvies de perles, sous l'averse cupide
qui féconde la glèbe sous le béton livide

Certes, l'épi est fauché, mais rien ne vint jamais
claironner
la plénitude de l'âge mûr
ni pour la foule, ni pour la fourmilière obscure
dont la botte généreuse, bien qu'à peine engrangée,
est déjà consommée